Résidence dans la langue

Jorge Edwards

Traducteur : Bernardo Toro

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2730>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.2730

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2014

Pagination : 109-112

ISBN : 978-2919-040261

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Jorge Edwards, « Résidence dans la langue », *Hommes & migrations* [En ligne], 1305 | 2014, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2730> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.2730

RÉSIDENCE DANS LA LANGUE

par JORGE EDWARDS, *ambassadeur du Chili en France.*

L'exil chilien

Ne pas vouloir retourner et ne pas pouvoir retourner au pays, ce n'est pas la même chose. Nous avons le droit de ne pas vouloir retourner. Personne ne peut nous interdire de retourner. L'exilé chilien apprend beaucoup de choses en France, mais quand il rentre au Chili il commence à les oublier. Il existe une incapacité presque universelle à prendre en charge ce que nous avons vécu et appris en exil.

La famille

On rompt avec la famille, le noyau originel, normatif et répressif, pour exister, et on retourne à ce même noyau pour continuer d'exister. La haine des familles fait partie de la tradition littéraire (André Gide). S'agit-il d'un amour-haine ? Depuis la tragédie grecque, la famille reste une source d'inspiration inépuisable. Le roman est bien souvent une histoire de famille. La succession des générations scande la succession temporelle : les traumas des ancêtres n'en finissent jamais de nous hanter. On subit l'exil à cause des péchés que d'autres ont commis avant nous.

La vie politique

Lors de mon séjour à Cuba comme représentant diplomatique du gouvernement de Salvador Allende, en décembre 1970, j'ai su, au bout de trois

jours, que si un régime semblable s'installait au Chili, je serais l'un des premiers à quitter le pays. Après le coup d'État chilien en septembre 1973, j'ai décidé de rester à Barcelone. Je ne suis rentré au Chili que cinq ans plus tard, quand il devenait possible d'y écrire et même d'y publier sans prendre de risques excessifs, au-delà de ceux qu'on est toujours obligé de prendre. À l'époque, il devenait possible d'œuvrer pour la récupération des libertés publiques depuis l'intérieur du pays. Je reste convaincu que la transition démocratique a été surtout un processus interne – une histoire de persécuteurs qui ont résisté et de persécutés qui se sont convertis – et que la gestation du coup d'État a été bien plus chilienne qu'on ne veut bien le dire. La CIA est certes intervenue, mais elle l'a fait de manière inopportune, maladroite, inefficace. D'autres services secrets s'y sont immiscés. Le Chili était devenu un laboratoire, un champ d'expérimentation politique. Mais je crois que tout le monde s'est trompé.

L'exil à Barcelone

Une époque inoubliable, remplie de conversations extraordinaires, de longs déplacements nocturnes, de personnages singuliers, de rencontres surprenantes. Je me souviens de Paco Rabal attablé avec Madame Arthur sur l'une des terrasses de l'avenue Paralelo, de Carlos Barral en train de boire un whisky avec moi et Juan Ajuriaguerra, le président du Parti nationaliste basque, qui nous donnait sa version de la fin de la guerre d'Espagne et nous racontait sa mission clandestine à Rome pour

ture politique était bien plus dangereuse que la vie littéraire. Toutes ces expériences ont nourri l'écriture des essais réunis dans *Depuis la queue du dragon*, recueil rassemblé et réécrit en 1977. Le livre é été publié à Barcelone où il a même reçu un prix, mais il n'a pas été distribué au Chili – la peur de la censure a dépassé la censure elle-même. À la fin, le livre a disparu partout.

Paris

Le Paris de mai 1960, celui de mon premier séjour, il y a un plus d'un demi-siècle, m'a fait passer de la littérature, une lecture récente de la *Recherche du temps perdu*, à un rêve éveillé : les rues, remplies de scènes irréelles, de bruits étouffés, de visages et d'éclats de voix, avaient la couleur sépia des vieilles photos. J'ai retrouvé Jean Cocteau dans un salon de la rue Vieille-du-Temple, Jean-Paul Sartre devant une vitrine de Saint-Germain-des-Prés, Samuel Beckett, distrait, bigleux, dégingandé, en train de se promener à Montparnasse. J'ai aussi croisé Buñuel à Montparnasse, voûté, l'air contrarié, une bouteille de lait à la main. Je suis passé par l'endroit où la grand-mère du narrateur de la *Recherche* a son premier accident cérébral et j'ai maintes fois arpenté la rue de Grenelle de monsieur de Stendhal. En dehors des inventions de la mémoire, je n'ai jamais réussi à retrouver ce premier Paris. Les espaces de Proust et de Stendhal se sont enrichis en annexant des territoires mitoyens : celui de la vieille et du perroquet de Flaubert du côté de la Normandie, celui de quelques pages de Colette, de Sartre, de Camus, de quelques romans oubliés de Gide ou de Pierre Loti, de poèmes et de proses d'André Breton, de galeries de la rue Vivienne dans quelques nouvelles de Julio Cortázar. Car Paris appartient aussi à Julio Cortázar, à Julio Ramón Ribeyro, à Cesar Vallejo, à et à nous tous.

Jorge Edwards, ambassadeur du Chili, à l'occasion du colloque, "L'exil chilien en France", organisé au Musée de l'histoire de l'immigration en septembre 2013 © NICOLAS LEBLANC/CRIDF

sauver un détachement de républicains basques encerclés par les troupes italiennes. Une Espagne occulte surgissait tout à coup, une forme de spiritualité incorruptible. L'amour de la liberté était dans l'air, on pouvait le respirer. Il y avait des moments uniques de complicité, de retrouvailles. Il était surprenant de constater que le Chili, qui avait été un pays de liberté, d'accueil, suivait le chemin inverse : il passait de la démocratie à la dictature. Le chemin de l'excès ne conduisait pas au palais de la sagesse, comme il est dit dans un poème de William Blake, bien au contraire. L'aven-

Le retour au Chili

Dans un poème bien connu, Enrique Lihn a écrit : “*Je n’ai jamais quitté l’affreux Chili.*” Avant la crise de 1973, “l’affreux Chili” était provincial, candide, reculé, avec des côtés sombres et d’autres aimables. Un symbole et un symptôme du Chili d’alors était le restaurant *La Piojera* dans le quartier des halles et la gare Mapocho. S’y attabler un samedi midi était plonger dans la boue primordiale, dans la torpeur et les rêves. Le groupe surréaliste Mandragora, avec toute son extravagance, n’était pas une invention, mais une projection de la vie quotidienne d’alors. Par opposition, le monde du pinochetisme avait des horreurs véritables, pas aimables du tout. Entrer dans un wagon de métro silencieux rempli de gens qui suintaient la peur était une expérience sombre. J’ai fait la connaissance récemment d’une nièce d’Eduardo Molina Ventura, une comédienne fort intéressante du jeune théâtre chilien. Son oncle, que nous appelions “le petit Molina” ou “le poète Molina”, était un poète sans poèmes, un lecteur omnivore, un fabulateur. Il aimait pontifier depuis le comptoir de *La Piojera*. Un jour, il a reçu une bourse et j’ai mis à sa disposition un espace dans la résidence de l’ambassade chilienne à Paris. Mais les militaires sont arrivés et l’ont mis dehors d’un coup de balai, même si son père était un général d’aviation. Sa nièce m’a raconté qu’il avait été exclu de la famille parce que poète et “fleur coupée” et qu’elle n’avait appris son existence que tout récemment.

La littérature française

Pour moi la littérature française a été avant tout Rimbaud, Baudelaire, Proust. J’y ai découvert un langage qui bifurquait, remplissant des interstices mentaux, posant des questions et insinuant des réponses opaques, difficiles à interpréter. Montaigne est venu un peu plus tard éclairer l’espace,

dépasser la mauvaise conscience, apporter la joie de manier un langage libéré des certitudes académiques. Mais, au tout début, il y avait eu une expérience de lecture juvénile, exaltée : Léon Bloy. Je me souviens encore avec émoi de la rage justicière de Léon Bloy qui chasse avec rudesse les marchands du temple et fait voler les plumes un peu partout.

Paris et la littérature latino-américaine

Le Paris de Ruben Darío, de Julio Cortázar et de Mario Vargas Llosa, de Julio Ramón Ribeyro a bien changé. Il est même possible qu’il n’existe plus. Il y a aujourd’hui une indifférence réciproque, une perte de la curiosité intellectuelle. Autrefois, Samuel Beckett arrivait à *La Coupole*, regardait partout avec ses grosses lunettes et, si quelqu’un lui faisait signe depuis une table, entrait. Aujourd’hui, il faut manger en trois quarts d’heure, payer et laisser la chaise au client suivant. C’est un système de chaises chaudes.

Aucun Beckett, aucun Ionesco, aucun Cortázar n’oserait s’aventurer dans ce labyrinthe d’apothécaires. Léon Bloy prendrait la fuite, affolé. Enrique Lihn se verrait refuser l’accès.

Quelques romans écrits en exil

La Ville et les Chiens de Mario Vargas Llosa : un roman de formation écrit à distance, sans préjugés scolaires ni familiaux, avec haine envers le père et perplexité devant les figures paternelles de substitution. *Rayuela* de Julio Cortázar : un poème du Paris de la distance, de l’absence. Des galeries de Buenos Aires qui débouchent dans celles de la rue

Pablo Neruda et Salvador Allende ont atteint les proportions d’un mythe. On ne compte plus les rues et les places à leurs noms, du moins en France et dans le Berlin d’avant la chute du Mur.

Vivienne. Je lis un roman récent de l'exil argentin (*Le Bleu des abeilles* de Laura Alcoba) et retrouve des croisements semblables, oniriques, de galeries de Buenos Aires et de Paris. *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez : l'exil permet d'inventer une ville de Macondo qui se superpose à l'autre, celle de l'enfance et de la famille. *Les Convives de pierre* de Jorge Edwards : la jeunesse, la rébellion, la rupture, des souvenirs convoqués depuis l'exil.

Pablo Neruda

Le Neruda lyrique hermétique, parent du surréalisme, prend fin avec la *Troisième résidence*. C'était un Rimbaud du sud du monde qui, au lieu d'arrêter d'écrire, a adopté une autre forme d'écriture, intentionnelle, soucieuse de changer le monde et non la vie. Plus tard, il a essayé de retrouver la poésie, mais celle-ci lui échappait, se dérobaît, lui jouait de mauvais tours. Dans certaines odes élémentaires, il y a d'humbles tentatives de récupération. Peut-on restreindre le domaine de la poésie, délimiter son champ, le réduire à l'orbite d'une lettre de l'alphabet, à la sphère cosmique d'un oignon, à un court-bouillon de poisson dans un pot d'argile ? Dans quelques poèmes de la fin, dans *Géographie infructueuse*, par exemple, le temps pas entièrement retrouvé. Des clochers et des plaines de Normandie, des fleuves du sud du Chili, de la pluie de Temuco, redeviennent de grandes et énigmatiques présences. *Résidence sur la terre* est un excellent titre pour définir l'exil. *Résidence sur la terre* ou plutôt "Résidence dans la langue" : la solitude au milieu de langues étrangères, natives ou colonisatrices. Ces "Anglais que je hais encore", les administrateurs de l'ancienne Birmanie, cette "maline" du *Tango du veuf*, anglaise le jour, birmane, "gamine aux petits pieds et au grand cigare" dès la tombée du jour. Les images d'un exil profond, semblables à la mémoire profonde des surréalistes, ne quittent jamais les poètes. Pas même au moment du retour.

Quelques mythes français

L'Indien avec des plumes (le bon sauvage, le métèque sud-américain), le dernier tango, Valparaíso. Bien des mythes français sont des inventions latino-américaines et inversement. La France dans son ensemble et Paris sont des mythes sud-américains. Cette maladie, que Joaquín Edwards Bello appelait "parisite", a atteint beaucoup de monde. Pour connaître les lieux communs les plus éculés concernant la France, il faut lire le *Dictionnaire des idées reçues* de Gustave Flaubert. Certains personages romanesques français sont de grands champions des lieux communs (Homais, Monsieur de Norpois, Madame Verdurin). Le lieu commun sert à épingle la bêtise des autres, à l'exorciser, à la chasser de nos corps collectifs.

Quelques mythes chiliens

Pablo Neruda et Salvador Allende ont atteint les proportions d'un mythe. On ne compte plus les rues et les places à leurs noms, du moins en France et dans le Berlin d'avant la chute du Mur. Personne n'est allé si loin dans ce domaine. Roberto Bolaño se trouve aujourd'hui entre le mythe et la mode, sans doute plus près de la mode. En dehors de cela, il ne reste plus grand-chose, si ce n'est la cordillère, la mer du Sud, les tremblements de terre.

Le rôle de l'intellectuel

Gabriela Mistral a dit au sujet d'un autre poète qu'il était le taon qui dérange le cheval dans sa sieste et l'oblige à se défendre en bougeant la queue. À la fois inopportun et provocateur. L'inopportunité est nécessaire, la provocation toujours salutaire. ■

Traduit de l'espagnol par Bernardo Toro